

CHRONIQUE DE LA MODE.



La question des toilettes est un sujet si éminemment féminin que sur ce point nous sommes insatiables, nous autres femmes. Voilà pourquoi la direction de LA VIE ILLUSTRÉE, qui veut avant tout se rendre aimable auprès de vous, chères lectrices, m'a chargée de vous tenir au courant des combinaisons charmantes et des fantaisies séduisantes au possible, que la mode invente tous les jours pour les filles d'Eve.

Jetons un regard furtif, curieux —

point trop envieux — sur les surprises de l'année qui vient de commencer.

Ma première causerie ne sera pas longue, vu que votre attention est toute pour le carnaval. Je ne vous retiendrai donc pas longtemps, afin de vous laisser entièrement aux gaités de cette grande fête, qui est appelée à devenir aussi célèbre que le carnaval de Venise.

Je ne vous parlerai aujourd'hui, que des vêtements d'hiver nouveaux. Je crois que rien ne peut être plus d'actualité, par le temps qui court.

Le grand vêtement avec petit dos ajusté et la manche passant en rond sur l'épaule et formant rotonde, est la grande mode. Il se fait beaucoup, soit en drap, soit en lainage broché de grands dessins, avec bord de fourrure sur tous les contours. On porte aussi la grande redingote, droite par devant, avec manches un peu larges. Ce modèle se fait surtout en beau drap satiné, drap de Thibet ou drap crêpé. On le garnit souvent de larges bords de moire, mais on peut également le border de fourrure. Le skongs est toujours fort à la mode. En belle qualité, c'est une fourrure élégante et solide. Le castor naturel a beaucoup de distinction, la loutre du Canada, la martre russe, sont aussi fort bien portées.

Le martre zibeline et le renard bleu restent les fourrures de luxe par excellence, mais leur prix est si élevé qu'elles ne sont pas à la portée de toutes les bourses.

Comme fourrures de fantaisie, le chinchilla et le grèbe sont charmants, surtout pour jeunes filles. L'astrakan se porte assez bien.

Le boa est toujours très en vogue, on le porte très long ; en plume il est très élégant, mais moins solide et moins chaud que celui de fourrure. Le manchon toujours très petit, s'assortit au boa. En plume ou en fourrure, il ne comporte pas de garniture ; en velours ou en peluche ouatée, il se garnit d'un nœud avec branche de fleurs, plumes ou oiseau.

En ma qualité de modiste établie, conséquemment au courant du cher et du bon marché, je crois devoir vous recommander, chères lectrices, la maison Lanthier et Cie, les populaires marchands de fourrures de la rue Notre-Dame. Ces messieurs avaient l'honneur de recevoir, jadis de la semaine dernière, la visite de Son Excellence Lord Stanley de Preston, gouverneur-général du Canada. Le patronage accordé à cette maison par Son Excellence, démontre bien la vogue et la considération dont elle jouit.

Passons maintenant à la coiffure.

Les chapeaux ont des calottes extraordinairement plates avec la grande passe relevée au-dessus du front. Souvent une guirlande de fleurs se pose en dessous de cette passe. Le dessus du chapeau s'orne de plumes et de nœuds de ruban. Les chapeaux ronds sont également très plats avec bords très larges, et couverts de plumes.

Les coiffures baissent sensiblement ; même lorsqu'on ne porte pas de catogan, on laisse pendre dans le cou quelques boucles de cheveux. Cela n'empêche pas le front d'être toujours un peu couvert.

Enfin, s'il fallait que je vous parle de toutes les créations nouvelles, dans cette chronique, ce n'est plus une chronique que je vous donnerais à lire, mais un volume entier, car chaque jour voit éclore quelque chose de nouveau pour les filles d'Eve. Un moment viendra pourtant, où la nature n'aura plus rien à leur offrir, où le tailleur aura épuisé ses savantes coupes, où l'industriel ne saura plus comment façonner ses tissus !

Pour finir, je vous dirai deux mots de la maison S. Lachance, ma pharmacie (?) et ma parfumerie préférées.

Chaque jour, cette maison trouve une invention nouvelle pour orner et embellir la femme. Elle prévoit à tous ses besoins, étudie tout ce que le passé a fait de plus exquis. Elle possède toutes les nouveautés en fait de parfums, etc.

Plus que jamais j'ai pu m'en convaincre par une visite rue Ste. Catherine : là, comme dans une féerie, sont passés sous mes yeux les innombrables produits de cette maison unique à Montréal et qui défie la concurrence. Poudres, duvets, essences, parfums : tout est présenté de la façon la plus engageante. Une chose a particulièrement attiré mon attention et m'a paru une heureuse invention : c'est la *Lotion Persienne*, dont l'effet est de rafraîchir la peau, entretenir la beauté du teint et faire disparaître les boutons.

Mais j'en ai trop dit, peut-être... Comme dans la *Mariée du mardi gras*, vous pourriez me répondre : "Ma mère ne dira rien, mais c'est mon père qui ne sera pas content."

ROSE COUTURIER.

UNE HISTOIRE VRAIE

Comme LA VIE ILLUSTRÉE est trop jeune pour mentir, il faut ne lui faire raconter que des histoires vraies. En disant qu'elle est trop jeune pour mentir, je ne veux pas insinuer qu'il n'y a que les vieilles gens qui mentent ; je veux simplement dire qu'il y en a qui sont trop jeunes pour dire des faussetés.

Ainsi, l'histoire que je vais raconter est de la plus stricte vérité. L'héroïne est une jeune Montréalaise bien connue dans la meilleure société. Il y en a que la Providence comble de ses faveurs, tandis qu'elle semble en accabler d'autres de tous les maux possibles. Mon héroïne appartient-elle à la catégorie des premiers ou des derniers ? Poursuivons.

Il y a six ans, une jeune fille des mieux douées sous le rapport de l'esprit et du cœur, terminait un cours d'étude brillant au couvent du Sacré-Cœur. Son entrée dans le monde fut accueillie avec faveur, comme on accueille le mérite, uni à la grâce et à la beauté. C'était une des plus jolies jeunes filles de Montréal. Instruite, aimable, intelligente, bonne et vertueuse, elle ne manquait pas d'admirateurs. On recherchait sa compagnie et on appréciait beaucoup son caractère.

Bien qu'elle eût pu avoir de la prétention, cependant, comme est toujours le vrai mérite, elle était humble et modeste. Sa mère était française et devint veuve il y a une dizaine d'années ; mais la jeune fille est née au Canada. C'était une canadienne avec ses *jolis yeux d'azur*. Sa mère avait une petite fortune, mais elle en perdit une partie en spéculation. La femme n'est pas faite pour spéculer, qu'on me permette cette digression. Néanmoins elle restait encore à l'aise. Comme si la providence eût veillé sur elles, elle leur donna ce qu'elles avaient perdue : la mère reçut une héritage de France. Elle laissa donc Montréal, il y a deux ans avec sa jeune fille, pour retirer l'héritage en question.

Avant de quitter Montréal, Mlle X... avait fait connaissance d'un beau jeune garçon, belge de naissance. Il s'éprit de la jeune fille, lui fit des propositions de mariage. Personne ne connaissait cet étranger ici, mais il avait le type d'un parfait gentilhomme. Délicat, distingué dans ses manières comme dans son langage, il était insinuant et la jeune fille répondit à sa flamme. C'était un excellent parti. Mais comme il faut toujours redouter un peu les étrangers, car souvent on a affaire à des aventuriers qui, sous des dehors de gentilhomme, cachent un passé bien compromis, alors la jeune fille prudente autant que sage, se tint sur la réserve avec le jeune et beau galant homme. Néanmoins, à force d'insinuation, il parvint à inspirer assez de confiance à la mère et à la fille pour qu'on le reçût intimement à la maison.

Lorsqu'elles partirent pour la France il les accompagna et quelques mois après on annonça à Montréal le mariage de Mlle X... avec le monsieur en question et l'heureux couple partit pour le Brésil. A Montréal les amies et amis louaient Mademoiselle une telle d'avoir fait un beau mariage. Le mariage est le rêve désiré par toutes les jeunes filles et les jeunes garçons aussi, voire même les vieux ; mais plusieurs vont se heurter contre des écueils en naviguant dans ce port enchanté et font tristement naufrage.

Un auteur a dit que le mariage est un lien que l'espoir embellit, que le bonheur conserve, et que le malheur fortifie. Ce n'est pas toujours vrai. Souvent on trouve un contraste entre les manières de l'amant et celle de l'époux. Bourdaloue a dit en parlant du mariage : "Un état qui vous assujettit, sans savoir presque à qui vous vous donnez, et qui vous ôte toute liberté de changer, n'est-ce pas en quelque sorte l'état d'un esclave ?"

Il n'y a donc pas de jeu de hasard plus effrayant, Mademoiselle X... le sait aujourd'hui. Elle était loin de penser qu'elle aurait une si terrible destinée. Un an s'était écoulé depuis son mariage. Son mari paraissait l'adorer. "Dieu a béni notre union, écrivait-elle à sa mère, et nous a envoyé un chérubin qui sera pour moi un nouveau rayon de bonheur." Elle croyait en l'avenir et entrevoyait des jours heureux comme ceux qu'elle avait eus dans le passé et qui faisaient encore le charme du présent.

Les jours heureux ne sont pas la preuve qu'on ne connaîtra pas les mauvais jours. Depuis quelque temps

son mari lui semblait préoccupé. Quand elle le questionnait, il manifestait de l'impatience, ce qui assombrissait d'autant plus sa douce compagne qu'elle était habituée à voir la joie rayonner sur la figure de son mari.

Un matin, son mari lui dit qu'il devait faire un voyage à Paris où l'appelaient ses affaires, mais qu'il ne serait pas longtemps sans revenir rejoindre sa femme au Brésil. Cette nouvelle fut un coup de foudre pour la jeune femme, à l'idée qu'elle allait se trouver seule pendant quelques mois. Elle ne se doutait pas le moins du monde de ce qui l'attendait. Le mari faisait ses préparatifs pour le départ et devait s'embarquer dans deux jours. Le dénouement approchait et la pauvre petite femme allait se trouver bientôt en face d'une terrible réalité.

Elle reçut une lettre de sa mère qui lui apprenait le malheur dont elle était victime. Pour être bref, nous dirons de suite que sa mère lui annonçait que durant son séjour en France, elle avait appris que cet étranger, qui était devenu son gendre, était marié et qu'il avait divorcé. En lisant ces lignes la jeune femme tomba à la renverse évanouie. Son mari, ayant même de relever sa femme, s'empressa de ramasser la lettre qu'elle lisait et il vit que le secret de sa vie était dévoilé.

Que va-t-il faire ? Va-t-il nier, ou va-t-il avouer la vérité avec franchise ?

Quand sa femme fut revenue de son évanouissement, elle ouvrit les yeux qu'elle porta sur le pauvre petit être qui avait été témoin inconscient de la terrible scène qui venait de se passer. Son mari était resté là. Elle n'osait pas l'interroger, tant elle redoutait de savoir la vérité. C'est lui qui rompit le silence : "J'ai lu la lettre de votre mère, dit-il, vous devez en prendre votre parti. Je voulais vous laisser sans coup d'éclat, mais votre mère a précipité le dénouement, nous devons nous quitter."

En entendant ces derniers mots, qui décidaient de son sort, elle ne put supporter l'effroyable position que lui faisait celui qu'elle avait choisi pour époux et elle tomba comme sans vie.

Profitant du moment où sa femme était sans connaissance, le mari prit la résolution de fuir pour ne jamais revenir et il alla sortir de la maison.

Une mulâtresse qui était au service du couple depuis leur arrivée au Brésil, avait entendu le bruit de la chute de la jeune femme et crut que son mari l'avait tuée. Elle accourut avec la rapidité de l'éclair et barra le chemin au mari qu'elle saisit avec une force irrésistible : "Assassin, dit-elle, vous avez tué votre femme, mais vous ne fuirez pas, je vous retiens prisonnier." La courageuse mulâtresse entraîna le misérable dans l'appartement où gisait encore la pauvre jeune femme. Elle revint à elle et en apercevant son mari elle se releva et, rassemblant le peu de force qui lui restait, elle le supplia de ne pas l'abandonner. "Non, vous n'êtes pas marié là-bas, dit-elle, et je ne puis pas me séparer de vous. Il vaudrait mieux m'ôter la vie."

— Je dois vous laisser, reprit-il froidement : j'étais marié et je suis divorcé, et il montra un certificat de son mariage.

L'impôteur, quand il a voulu épouser Mlle X... il lui avait montré un certificat d'un évêque disant qu'il était célibataire et quand il voulut l'abandonner après un an de mariage, il lui prouva qu'il était marié.

En voyant cela, la malheureuse jeune femme passa de supplication à l'indignation. "Misérable, dit-elle, vous vous êtes joué de moi, vous m'avez indignement trompée. Vous êtes un hypocrite, un lâche, un criminel. Vous avez détruit mon bonheur, flétri ma vie et empoisonné mes jours. S'il y a un Dieu vengeur, j'appelle ses foudres sur votre tête et toutes ses colères ne sont pas trop pour vous."

— Oh non ! la douleur égare ma raison. Le ministre de Dieu nous a unis et je ne puis vous maudire. Cette union est indissoluble et il ne sera pas dit que le père de mon enfant est un misérable et vous ne me laisserez pas.

Accablé sous le poids de sa turpitude, il ne trouva pas un mot de réponse, puis il jeta un regard furtif sur la mère et l'enfant, et sortit.

La pauvre mère exhalait un cri de douleur et s'affaissa inanimée. Le misérable était parti.

Cette malheureuse jeune femme fut longtemps entre la vie et la mort, et quand elle eut pris assez de force, elle retourna la mort dans l'âme, auprès de sa mère qui est encore en Europe.

Il n'y a rien de triste comme cette terrible histoire, qui est malheureusement vraie. La société de Montréal, apprendra certainement avec douleur cette grande infortune qui vient de frapper celle qui n'a laissé ici que d'aimables souvenirs.

DONA FÉRENTES.

Montréal, janvier, 1889.

Un joli mot de M. Jules Simon :

"Depuis que nous sommes tous égaux, tout le monde veut être le chef des autres."